

Le mouvement scientifique à Neuchâtel au dix-neuvième siècle

Autor(en): **Tribolet, Maurice**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **82 (1899)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-90080>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE
MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A NEUCHATEL

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

DISCOURS D'OUVERTURE

DE LA

82^{me} SESSION ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES

A NEUCHATEL

PAR

MAURICE DE TRIBOLET, PROFESSEUR

31 Juillet 1899

Leere Seite
Blank page
Page vide

MESDAMES, MESSIEURS, CHERS COLLÈGUES,

Depuis 84 ans, animés et soutenus par la grande pensée dont se sont inspirés les fondateurs de notre Société, vous avez groupé dans un même effort et dans un même but toute une pléiade sans cesse renouvelée et chaque jour accrue de savants et d'amis de la science, qui tous éprouvent une même passion de la vérité scientifique, une même tolérance pour toutes les recherches sérieuses et sincères, et pour lesquels il n'est pour ainsi dire pas une partie du vaste domaine de l'intelligence qui n'ait été explorée.

Transportant successivement d'une région de notre patrie dans une autre ses assises annuelles, et cela sans avoir égard à l'importance et à la renommée scientifique de la localité qui la reçoit, la Société Helvétique tient à honorer ainsi, l'un après l'autre, de sa présence, les différents cantons qui constituent le faisceau de la Confédération, portant le flambeau de la science depuis les cités les plus éclairées de la plaine, jusque dans le fond de nos vallées des Alpes.

Elle va ainsi, de ville en ville, livrer à la libre discussion les questions scientifiques les plus diverses, depuis les conceptions exactes de l'ordre mathématique jusqu'aux problèmes souvent si compliqués des sciences physiques et naturelles. Elle répand partout l'émulation et l'amour de la science, encourageant les uns et les autres, stimulant les intelligences, réveillant des forces latentes ou endormies, portant des germes féconds d'où naissent des souvenirs précieux.

Qui est, en effet, celui d'entre vous qui n'ait pas éprouvé son influence bienfaisante, qui ne soit revenu

encouragé, fortifié, de quelqu'une de ses réunions. C'est qu'elle est comme la personnification de l'activité intellectuelle de notre peuple. Elle apparaît comme un phare élevé, destiné à montrer le droit chemin et à faire éviter les écueils à tous ceux qui naviguent sur l'océan sans bornes de la science.

Pour la cinquième fois, la terre neuchâteloise, et pour la troisième fois notre ville, ont l'honneur de recevoir la Société Helvétique. Au nom de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles, au nom de la population de Neuchâtel et de celle de tout le canton, au nom de nos autorités communales et cantonales que je remercie ici pour leur bienveillante intervention, je vous souhaite une cordiale bienvenue sur les bords de notre beau lac, au pied de ces monts couronnés de sapins, en face de ces sommets blanchis par les neiges accumulées de tant d'années. En leur nom, je vous remercie de l'honneur que vous leur avez fait en décidant de tenir ici votre 82^{me} session annuelle.

D'avance, je me permets de vous avertir que vous ne trouverez pas chez nous l'appareil de luxe que vous avez rencontré ailleurs. Nous n'avons ni des laboratoires variés, ni des instituts bien divers; nos collections ne se placent pas au premier rang. Semblable opulence nous a été refusée. Nous sommes petits et notre modeste capitale n'offre pas ces grandes ressources qui attirent ailleurs. Mais ce que vous estimerez sans doute par dessus tout, c'est une hospitalité cordiale, offerte du plus profond de notre cœur.

Puisse votre présence au milieu de nous être pour les amis de l'étude et de la science dans notre pays, un puissant encouragement à imiter votre zèle et à ambitionner vos succès!

Et maintenant, laissez-moi, à mon tour, vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à

présider cette session, car je suis tout confus de la dignité qui m'est échue, et cela surtout lorsque je pense aux hommes qui ont eu avant moi le plaisir de diriger vos délibérations sur terre neuchâteloise et qui appartiennent à nos gloires les plus légitimes et les plus chères.

Soyez assurés que je ne me présente pas devant cet aréopage de gens d'élite sans une vive émotion, car je ne sais que trop que si le mérite scientifique seul avait guidé vos suffrages, bien d'autres auraient passé avant moi. Du reste, si je n'avais pas compté sur votre bienveillance et, j'ose le dire, sur l'amitié dont plusieurs d'entre vous daignent m'honorer, je n'aurais jamais osé assumer sur moi une aussi grande responsabilité. Je n'ignore pas combien ma tâche est au-dessus de mes forces, mais j'ai la confiance que vous serez assez généreux pour m'accorder l'indulgence dont j'ai un si grand besoin.

En m'appelant à l'honneur de vous présider, vous m'imposez l'obligation d'ouvrir cette session en attirant votre bienveillante attention sur quelque sujet scientifique. Celui que j'ai choisi pour vous entretenir m'a été pour ainsi dire dicté par les circonstances, et je voudrais en ce moment, profitant du fait que nous allons pénétrer sans tarder dans une nouvelle ère de l'existence, vous retracer, sinon complètement, du moins en me bornant aux traits généraux, l'histoire scientifique de notre pays dans le siècle que nous sommes sur le point d'achever, et la part qu'il a prise à son puissant mouvement scientifique. Je voudrais en même temps évoquer le souvenir de quelques hommes dont le nom se rattache d'une manière intime à l'histoire de la science en pays neuchâtelois.

*

La Suisse française a été de tout temps un sol fécond pour les idées généreuses et les recherches

désintéressées, et pour ce qui concerne chacune de ses parties, leur titre de gloire respectif réside dans le patrimoine scientifique que les aïeux lui ont transmis.

Ici, chaque canton a son histoire distincte. Ceux-ci peuvent différer par le caractère et les aptitudes de leurs habitants, mais tous ont leur foyer de vie indépendante, tout en conservant, dans leur ensemble, comme un air de famille. Le petit pays de Neuchâtel a son histoire lui aussi, une grande histoire sur un petit théâtre.

Ainsi qu'on l'a dit en son lieu, notre Suisse française était, avant la Réforme, avant Calvin et Farel, un coin de petit moyen âge, sans vie intellectuelle et sans culture. L'essor littéraire et scientifique est dû surtout à l'immigration huguenote de France, qui en appauvrissant celle-ci de tant de lumières et de vertus, enrichit la Suisse française d'une part de ces trésors rejetés par une intolérance aveugle. Ce sont l'esprit de la Réforme, les voix de nos deux grands réformateurs, qui ont métamorphosé, pour ainsi dire d'un jour à l'autre, en villes actives, prospères, ces petites cités qu'étaient Genève, Lausanne et Neuchâtel.

Durant le XVII^{me} siècle, époque ailleurs brillante et féconde des grandes découvertes scientifiques, l'horizon intellectuel reste encore rétréci ; le principe théologique embrasse à peu près tout. Mais avec le XVIII^{me}, l'horizon s'élargit, la pensée reprend son vol et l'esprit philosophique ouvre à la science de nouvelles voies. On voit surgir des hommes de génie ou d'un talent supérieur. A la science purement spéculative des époques antérieures, commence à se substituer la science expérimentale. L'ère des découvertes succède à la métaphysique. C'est une sorte de renaissance scientifique. C'est le siècle dont Arago a dit : « C'est un grand siècle que celui où un voyageur pouvait rendre hommage,

dans la même journée, à de Saussure, à Voltaire, à Rousseau et à Haller. »

L'esprit de curiosité est un des traits de cette époque où s'émancipent les intelligences, où naît l'industrie de précision et où les sciences naturelles vont prendre leur essor.

Au commencement du siècle passé, à l'époque où les deux grands villages de nos montagnes, pauvres et modestes communes ignorées du monde et perdues en hiver dans les neiges, étaient formés de quelques douzaines de maisons recouvertes en bardeaux, l'introduction de l'industrie horlogère ne pouvait qu'exercer une influence heureuse sur les esprits, en les entraînant dans le courant scientifique qui commençait à se faire jour et qui allait répandant de plus en plus le goût des choses du raisonnement et de l'observation.

C'est cette nouvelle industrie, due au génie de DANIEL JEAN RICHARD (1665-1741) et à la patiente activité de ses élèves, qui jeta les fondements de notre prospérité future, apportant partout l'aisance, fondée sur le travail et la persévérance.

A cette époque, quelques hommes cultivaient avec amour les premiers germes de nos progrès intellectuels et apportaient leur contingent au progrès général. Ils ensemençaient avec ardeur un sol qui n'était point destiné à rester ingrat, puisqu'il devait plus tard nourrir le génie de savants que nous avons le légitime orgueil de compter comme nos concitoyens.

Il avait déjà été question, en 1707, lors du commencement du régime de la souveraineté du roi de Prusse, de fonder une académie à Neuchâtel, mais cette idée généreuse, qui, réalisée alors, n'eût pas eu d'utilité vraie pour le pays qui n'était point encore assez mûr pour la recevoir, ne devait obtenir que vingt-quatre ans plus tard un commencement d'exécution.

C'était en 1731. Les Conseils de la ville décidaient alors la création d'un poste de professeur de philosophie et de mathématiques, et cela peut-être d'autant plus facilement que Neuchâtel servait à ce moment-là de retraite à un savant fort connu au loin, qui était tout désigné pour occuper cette place. Un siècle encore devait s'écouler avant que la création d'un établissement d'instruction supérieure ne devint chez nous une réalité.

LOUIS BOURGUET (1685-1742) n'était pas Neuchâtelois d'origine. Il était comme Garcin, d'Ivernois, les Coulon, Desor, ainsi que tant d'autres familles qui se sont distinguées par leur intelligence, leur activité, leurs vertus, une victime de la révocation de l'Édit de Nantes. Certes, le grand Roi ne se doutait pas alors qu'en voulant purifier la France du levain de l'hérésie, il allait la priver d'une partie de ses meilleurs enfants.

Bourguet était, comme Albert de Haller, une de ces organisations vraiment encyclopédiques, telles que le XVIII^{me} siècle en présente plusieurs exemples. Tour à tour littérateur, philosophe, mathématicien, naturaliste, entretenant sans cesse avec les savants de son époque des rapports étroits, il créa autour de lui, comme Agassiz un siècle plus tard, une véritable atmosphère scientifique. Il fut un initiateur ; son œuvre marque une des étapes de l'histoire scientifique du pays. Son nom mérite qu'on ne le laisse pas tomber dans l'oubli, mais, au contraire, qu'on le rappelle quelquefois comme celui de l'homme qui le premier planta d'une main ferme, sur notre sol, le drapeau de la science, drapeau sur les plis duquel sont venus, dans la suite, s'inscrire bien des noms connus.

L'ouvrage principal de Bourguet est le *Traité des Pétrifications*. Cette publication, qui résume l'état des données positives d'alors et marque un progrès sen-

sible sur les travaux de ses concitoyens, Gessner, Bauhin, Wagner, Scheuchzer et Lang, fit époque dans les pays français, encore peu initiés aux sciences géologiques. Ce fut le testament scientifique de Bourguet, tout humble qu'il nous paraisse aujourd'hui, qui assigne à son auteur une place parmi les créateurs de la géologie scientifique.

Au temps de Bourguet, notre pays comptait plusieurs savants étroitement liés, formant une petite société dont les investigations s'étendaient sur tout le Jura central, et qui se communiquaient mutuellement leurs observations et leurs découvertes, posant ainsi les premiers jalons des études scientifiques dans notre pays. C'étaient, avec celui dont je viens de parler, le pasteur Cartier, les docteurs Gagnebin, Garcin et d'Ivernois.

PIERRE CARTIER (17..-17..), pasteur à La Chaux-du-Milieu, géologue ardent, dessinateur de mérite, à qui nous sommes redevables des planches qui accompagnent le *Traité des Pétrifications*, fut, avec Bourguet, un des pionniers de la géologie de nos régions, travaillant modestement et en silence, à une époque où ces études étaient exceptionnelles. Sans doute, cet excellent homme, aussi savant qu'il était peu prétentieux, aurait acquis une réputation s'il avait publié le résultat de ses études sur les fossiles du Jura et les curiosités naturelles de nos montagnes, qu'il explorait avec une intrépide persévérance et sur lesquelles il aurait sans doute fourni de forts curieux et intéressants renseignements. Malheureusement, il n'en a point été ainsi.

Quant à ABRAM GAGNEBIN (1707-1800), humble médecin de campagne, à la fois géologue, botaniste et météorologiste, il exerça lui aussi, dans sa sphère d'action, une influence salutaire sur ses après-venants, en répandant de proche en proche des connaissances totalement négligées avant lui, en perpétuant d'utiles notions, en

vulgarisant la science elle-même. Il fut un de ces pionniers solitaires qui travaillent par amour pour la science et non pour la renommée, et dont les travaux sont comme les échelons qui permirent aux successeurs de ces modestes savants de gravir plus facilement la pente ardue des connaissances humaines. Avec Bourguet et Cartier, il constitue le germe de l'école géologique neuchâteloise, qui devait plus tard rendre à la science les services que l'on connaît. Son nom est aussi inséparable de celui de Haller, dont il fut un des principaux collaborateurs.

Le docteur LAURENT GARCIN (1683-1752), homme d'une érudition variée, avait beaucoup voyagé comme médecin au service de la Compagnie hollandaise des Indes, et profita de ses séjours pour étudier l'histoire naturelle et en particulier la flore de ces contrées presque inconnues alors, dont il signala et décrivit bon nombre de plantes nouvelles. Linné reconnut les services rendus par lui en donnant son nom à une tribu de la famille des Clusiacées, les *Garcinies*, plus connues par leur produit industriel, la gomme-gutte, disant qu'il faut garder avec respect les noms destinés à conserver la mémoire des botanistes qui ont bien mérité de la science, car c'est la plus belle, souvent l'unique récompense de leurs travaux.

Garcin, qui devint membre correspondant de l'Académie des sciences et membre honoraire de la Société royale de Londres, a, en outre, inauguré dans notre pays, dès 1734, des observations météorologiques très précieuses, les premières auxquelles on puisse attribuer une réelle valeur scientifique. Il avait été encouragé à ce genre de recherches par Scheuchzer, lequel, quelques années auparavant, en avait commencé de semblables à la fois à Zurich et au Saint-Gothard.

J'ajouterai que Garcin paraît être le premier, en Suisse, qui ait eu l'idée de l'hydrothérapie, dont il vantait les mérites déjà en 1750.

En même temps que Gagnebin et Garcin, le docteur JEAN-ANTOINE D'IVERNOIS (1703-1764), botaniste de premier ordre, étudia avec passion la flore du Jura et jeta les bases d'une flore neuchâteloise, en créant un *Catalogue manuscrit des plantes du pays*, volume précieux qui fut le point de départ des ouvrages spéciaux publiés depuis sur la flore du canton et du Jura central.

C'est sous son patronage entre autres, que le grand philosophe genevois, réfugié au Val-de-Travers, prit le goût de la science qui devait lui sourire et le consoler dans sa vie d'exil.

Nous n'oublierons pas, dans la liste des personnalités scientifiques du pays de Neuchâtel au siècle passé, deux adeptes des sciences exactes qui furent en grande relation avec les frères Bernoulli: FRÉDÉRIC MOULA († 1783) et SAMUEL JEANNERET. Le premier, professeur de mathématiques à Saint-Pétersbourg et membre de l'Académie des sciences de cette ville, s'occupa avec ardeur d'études mathématiques. De retour dans sa ville natale, il continua, dès 1759, les observations météorologiques commencées par Garcin, et cela sous les auspices de la Société économique de Berne, dont une des stations se trouvait à Neuchâtel. Quant à Samuel Jeanneret, il a publié un grand nombre d'articles sur l'astronomie, la mécanique et les mathématiques, dans la volumineuse *Encyclopédie d'Yverdon*. Il fit partie de l'Académie des sciences de Berlin.

J'ai tenu à ne pas laisser de côté ces deux noms, qui furent ceux des premiers mathématiciens dignes de ce nom, que notre pays, qui n'a jamais été très fécond dans ce domaine, ait vu naître.

Les quelques hommes d'élite dont je viens de parler, mettant en commun, avec simplicité et franchise, leurs observations, leurs découvertes, résumaient en quelque sorte les amis des études au siècle passé. Exemples

d'initiative et d'activité féconde dans le domaine du vrai et du bien, mais voguant au hasard sur la mer de l'inconnu, ils n'en exercèrent pas moins une influence remarquable. Leurs travaux devaient devenir le point de départ d'un mouvement intellectuel dont ils ne pouvaient entrevoir la portée, et qui un demi-siècle plus tard transformait notre pays.

Quand Bourguet, Cartier, Gagnebin, Garcin, d'Ivernois, ces hommes dévoués, eurent disparu, l'élan provoqué en faveur des sciences ne se ralentit point. On peut dire, au contraire, qu'il s'est continuellement soutenu.

La botanique, qui de tout temps a eu chez nous de fervents et fidèles adeptes, resta peut-être plus en faveur que les autres branches de nos connaissances sur la nature, et cela n'est point étonnant. Ce sont ainsi surtout des botanistes qui renouent la chaîne de Bourguet et de ses contemporains, avec les savants et amis des sciences qui apparaissent chez nous au commencement du présent siècle. Je nommerai le capitaine J.-F. DE CHAILLET, le général HENRI PETITPIERRE (1772-1829), les BENOIT DES PONTS¹, D.-H. PERRET DU LOCLE, SIMON DUMONT DE LA FERRIÈRE, le capitaine ROULET, le pharmacien JUNOD, les frères GENTIL et SAMUEL BONJOUR, ces derniers, tous à la Chaux-de-Fonds, où ils avaient fondé une petite société de botanique qui exista de 1800 à 1825.

J.-F. DE CHAILLET (1747-1839), le plus connu parmi eux, n'a laissé aucun ouvrage imprimé, mais de nombreuses notes manuscrites dans son vaste herbier, ainsi qu'une correspondance intéressante avec les botanistes de son temps. Il fraya, on peut le dire, le sentier que Ch.-H. Godet, l'auteur de la *Flore du Jura*, devait transformer plus tard en une belle et large route, et

¹ Le major Louis Benoit (1732-1825) et ses fils Louis († 1830) et Henri.

exerça une influence heureuse sur les travaux d'Aug. Pyr. de Candolle, grâce auquel son nom appartient désormais à l'histoire d'une science qu'il a cultivée avec ardeur et qui saura lui assigner la place qu'il mérite parmi les savants qui ont fait le plus d'honneur à leur pays.

C'est également à la fin du siècle passé et dans les premières années de l'ère présente, que se placent les travaux de trois coryphées de notre art national, l'horlogerie, que je n'ose oublier de mentionner : FERDINAND BERTHOUD (1727-1807), son neveu LOUIS BERTHOUD († 1813) et ABRAM-LOUIS BREGUET (1747-1823), lesquels, en leur qualité de membres de l'Institut de France, tinrent haut élevé, au delà de nos frontières, la renommée scientifique de Neuchâtel. J'ajouterai les noms de JEAN-FRÉDÉRIC HOURIET (1743-1830), l'inventeur du thermomètre métallique, et de PAUL-LOUIS GUINAND (1748-1824), habile opticien, qui ont de leur côté également mérité aussi bien de la science qu'ils cultivaient avec zèle, que de l'industrie à laquelle ils ont activement appliqué les résultats de leurs actives recherches.

A Neuchâtel, comme ailleurs en Suisse, la première moitié du siècle est marquée par un réveil intellectuel accentué. Le mouvement scientifique créé sous l'influence de Cuvier, devait avoir son retentissement chez nous.

Avant 1830, on peut dire que tout était à créer dans ce domaine. Çà et là se montraient bien quelques hommes désireux de s'intéresser au progrès des sciences et soucieux d'étudier l'histoire naturelle de leur pays. Mais ils étaient sans lien commun et partant sans un appui qui leur aurait été pourtant si nécessaire.

La géologie avait fait d'énormes progrès. De spéculative et philosophique qu'elle était au temps de Bourguet, Cartier et Gagnebin, elle avait passé au rang d'une

véritable science d'observation. La présence de Léopold de Buch à Neuchâtel et ses études sur notre région qui en furent la conséquence, n'y étaient point restées étrangères. La mission scientifique du savant allemand dans notre canton marqua, on peut le dire, le véritable début des recherches géologiques sérieuses dans le pays, car elle lui donna l'occasion de rédiger diverses notes sur les roches et terrains du Jura et de publier les premières coupes théoriques à travers ce massif. Ce furent ses travaux qui devinrent le point de départ des recherches géologiques qui ont été faites plus tard chez nous et dont de Montmollin fut l'initiateur.

Depuis lors, ce domaine n'a pas été négligé. Les Neuchâtelois ont cherché à ne pas laisser se perdre la tradition d'un genre d'études scientifiques dont s'honore tout particulièrement le pays.

AUGUSTE DE MONTMOLLIN (1808-1898) est, en effet, l'auteur des premiers travaux rationnels sur la géologie du Jura central, qu'il accomplit à peu près à la même époque où Merian, Rengger, Hugi, Thurmann, commençaient les leurs. Il fut un des premiers à faire ressortir l'immense valeur des caractères paléontologiques appliqués au domaine de la stratigraphie, en établissant un rapprochement entre des formations géologiques de même âge, mais dissemblables de nature. Son mérite est d'avoir distingué, avant tout autre, l'ensemble des couches représentées par la pierre jaune de Neuchâtel et les marnes bleues d'Hauterive, du reste des assises qui constituent le relief de nos régions, en lui donnant le nom de *terrain crétacé du Jura*, auquel Thurmann appliqua tôt après celui plus connu de *Néocomien*. Nous ne pouvons, à ce propos, nous empêcher de regretter l'équivoque qui règne au sujet du sens exact qui doit être donné à ce nom et qui provient uniquement de l'ignorance dans laquelle quantité de géologues se trouvent des limites attribuées à l'origine, au groupe

stratigraphique et non à l'étage qui venait d'être distingué.

La *carte géologique du canton de Neuchâtel*, que Montmollin fit paraître quelques années après son mémoire, venait rivaliser avec celle du Jura Bernois, publiée peu auparavant par Thurmann. A cette époque, on commençait à peine les cartes géologiques et on n'avait encore aucune nomenclature consacrée d'une manière un peu générale pour les terrains sédimentaires. Aussi ne peut-on aujourd'hui consulter cette carte, sans admirer avec quelle exactitude son auteur a appliqué les lois orographiques qui venaient d'être reconnues et tracé les limites des différents terrains.

Un savant qui s'est fait connaître par des travaux d'un ordre différent, relatifs à la topographie et à la géodésie, fut JEAN-FRÉDÉRIC D'OSTERVALD (1773-1850). Sous les auspices du mathématicien Trallès, il s'occupa activement, dans les premières années du présent siècle, du levé trigonométrique de la Principauté. Ses cartes, établies avec une exactitude et une clarté parfaites, furent envisagées à l'époque comme des chefs-d'œuvre et ont laissé immédiatement dans l'oubli tous les travaux antérieurs. Aujourd'hui, ceux d'Ostervald sont un peu oubliés. Tel est le cas des meilleurs ouvrages. Ils représentent une époque de la science; mais celle-ci marche toujours en avant d'un pas rapide et ses nouvelles exigences laissent bientôt derrière elles ceux qui lui ont rendu le plus de services.

Avant 1830, les sciences naturelles n'étaient pas enseignées à Neuchâtel, où les études littéraires seules ou presque seules dominaient. On n'avait alors d'autre ambition que celle de préparer, en vue de leurs études universitaires, les jeunes gens qui se destinaient à suivre la carrière d'avocats, de médecins et surtout de pasteurs.

Mais finalement une concession est accordée à la science qui commençait à prendre une place prépondérante. Un courant nouveau se manifeste et un enseignement scientifique est inauguré à Neuchâtel en 1831.

Il en résulte la création de deux chaires, l'une de mathématiques, l'autre de physique et de chimie, à laquelle était appelé un jeune élève des écoles polytechnique et des ponts et chaussées de Paris, HENRI LADAME (1807-1870). Celui-ci, s'il n'a pas laissé de travaux bien retentissants, a tout au moins largement contribué aux progrès qui se sont accomplis dès cette époque. Ce fut lui qui établit les premiers laboratoires qu'on ait vus chez nous. Il s'est, en particulier, beaucoup occupé de météorologie et de mathématiques, branches pour lesquelles il eut toujours un goût prononcé et qu'il aimait avec passion.

Mais jusque-là personne n'avait songé à l'enseignement de l'histoire naturelle, qui depuis Bourguet, c'est-à-dire depuis un siècle, était restée lettre morte. C'est alors que Louis Coulon vint suppléer à cette lacune, en cherchant à obtenir une place au soleil pour la science qui lui était chère. Grâce à son initiative, un jeune savant du plus brillant avenir allait renouer la tradition créée par l'auteur du *Traité des Pétrifications*, et devenir le chef et l'âme du mouvement scientifique qui illustra notre ville il y a déjà plus d'un demi-siècle. C'est que Coulon avait deviné en Louis Agassiz le génie capable d'éveiller dans notre pays, par sa parole ardente et son activité, l'amour de l'histoire naturelle cultivée jusque-là par quelques hommes isolés seulement.

Parmi les familles établies dans notre pays depuis l'époque du Refuge, et qui ont rendu en bienfaits, à ceux qui les ont si vaillamment accueillis, l'hospitalité que leur refusait le sol natal, la famille Coulon tient un

des premiers rangs ; j'ai nommé Paul-Louis-Auguste et son fils Louis, dont beaucoup d'entre vous se rappellent encore la sympathique figure et qui présida votre dernière réunion à Neuchâtel, en 1866.

Ami intime de de Candolle, l'activité essentiellement pratique de P.-L.-A. COULON (1777-1855) ne lui a pas permis de se livrer d'une manière suivie à de grands travaux scientifiques. Néanmoins, n'oublions pas qu'il fut en relation avec tous les grands naturalistes de son époque. L'un d'eux a perpétué à jamais son nom en le donnant au fossile le plus caractéristique du nouvel horizon géologique découvert par Montmollin, le Néocomien. Je veux parler de l'*Ostrea Couloni*.

Coulon père poursuivit avec un intérêt tout particulier et spécialement persévérant le projet de faire avancer dans notre pays l'étude des sciences. En 1815, il conçut avec M. de Buren, de Vaumarcus, ardent botaniste comme lui et dévoué comme lui aussi à toute bonne œuvre, l'idée d'une *Société pour l'avancement des études* dans la principauté de Neuchâtel. Suivant les idées de leurs auteurs, l'hôtel du Peyrou devait, à cet effet, être érigé en Musée national. On y aurait installé des collections d'histoire naturelle et d'objets d'art, et le jardin serait devenu un jardin botanique. Malheureusement, le moment était mal choisi pour une fondation de ce genre, alors que des charges extraordinaires pesaient sur Neuchâtel, par suite de la guerre et du changement de régime de Napoléon I^{er} à Frédéric-Guillaume III.

Cependant, une fois animé du désir de créer un musée dans sa ville natale, P.-L.-A. Coulon ne compta plus ni peine, ni argent.

En 1818, se trouvant à Nice avec son ami de Buren, ils réunirent une quantité de matériaux de toute nature, lesquels, avec les collections rapportées de l'Inde par le général de Meuron, avec les collections particulières

d'Agassiz et une partie de l'herbier du botaniste français L'Héritier, acheté en commun avec de Candolle, devinrent le noyau de nos collections actuelles. Ce *Musée*, ainsi créé par son père, fut l'occupation passionnée de LOUIS COULON (1804-1894) durant toute sa vie et, on peut le dire, sa principale ambition. C'est là qu'ont été réunies, pièce après pièce, sans bruit et sans se lasser, avec une générosité et un désintéressement qui ont éveillé ceux de nombreux donateurs, les riches collections que bien des centres plus considérables que Neuchâtel nous envient à juste titre.

Aussi grands par leurs connaissances et leur dévouement, que par leur modestie, véritables apôtres du travail, prêchant non par des théories et des mots, mais par l'exemple, les deux Coulon furent des personnalités dont s'honore la patrie neuchâteloise.

En 1834, les autorités de la Ville nommaient Louis AGASSIZ (1807-1873) professeur régulier d'histoire naturelle. Neuchâtel, et non plus l'initiative privée, offrait ainsi définitivement au jeune savant la position stable qu'il ambitionnait et dont il avait besoin pour se livrer à ses études de prédilection.

Grâce à cet homme d'action qui pendant de trop courtes années, quatorze seulement, porta si haut élevé l'étendard de la science, un souffle nouveau se fit sentir et Neuchâtel devint un véritable foyer scientifique. Agassiz prêchait par l'exemple. Semblable à un aimant, il attirait les esprits d'élite qui devaient marcher sur ses traces et ouvrir de nouvelles voies à la science. Il était comme un brasier qui réchauffait jusqu'aux plus froids et aux plus indifférents. L'énergie qu'il déploya pendant ces années fut quelque chose d'inouï et dont, comme s'exprime un de ses biographes, l'histoire de la science n'offre peut-être pas d'autres exemples.

Cependant, nul n'ignore la part qui revient à ses collaborateurs, surtout à Desor et Ch. Vogt, jusqu'à

HERCULE NICOLET (1801-18..), son lithographe, cousin de Célestin, amateur passionné d'entomologie, qui est l'auteur d'un beau travail sur les *Podurelles*.

A peine installé, Agassiz, d'accord avec L. Coulon, sentit le besoin de faciliter l'élan qui se dessinait vers un progrès réel dans le domaine intellectuel, en groupant ensemble les hommes isolés qui s'intéressaient plus spécialement aux progrès des sciences. C'est dans ce but que fut fondée, en décembre 1832, la *Société des Sciences naturelles*, dont Coulon père fut le premier président, et dont son fils Louis en dirigea les délibérations et en fut l'âme durant cinquante-trois printemps. Ainsi se trouvait créée, sur la base du principe fécond de l'enseignement mutuel et du libre échange de vues personnelles, un centre de culture intellectuelle et de libre discussion, où tant de personnes ont apporté le tribut de leurs recherches, les primeurs de leurs découvertes, et cela en vue d'apporter essentiellement un concours utile à l'enseignement et de favoriser les travaux de l'industrie et de l'agriculture,

Dans les premières années de l'existence de la Société des Sciences naturelles, toute son activité était concentrée au chef-lieu et bien peu de relations existaient entre elle et le reste du pays. Mais en 1843, sous l'empire du mouvement scientifique qui s'accroissait de plus en plus dans le canton, il s'était fondé à La Chaux-de-Fonds une société du même genre, qui avait été adoptée comme section. Cette dernière n'eut malheureusement qu'une durée bien éphémère, car les événements politiques de 1848 en dispersèrent les principaux membres.

Peu d'entre vous, sans doute, se rappellent votre président de 1855, qui en fut l'initiateur. CÉLESTIN NICOLET (1803-1871) a été dans nos Montagnes, un des rares adeptes de la science et des études sérieuses. A la fois botaniste et géologue, il appartenait à cette

pléïade d'hommes énergiques qui a conservé dans nos hautes vallées l'amour vrai de la nature, en même temps que la tradition de l'observation rigoureuse et raisonnée des faits. Représentant sincère et autorisé de la science au milieu d'une population uniquement industrielle, il a contribué à propager, sinon le goût, du moins le respect des choses de l'esprit, en montrant à ses concitoyens tout ce que le travail désintéressé a de méritoire. Les travaux de Nicolet sont d'ordre essentiellement géologique. C'est à lui, entre autres, que revient le mérite d'avoir reconnu que le terrain crétacé du Jura s'étendait plus bas que Montmollin ne l'avait supposé, et d'y avoir rattaché l'ensemble des assises calcaires longtemps envisagées comme portlandiennes, que Desor baptisa plus tard du nom de *Valangien*.

Le transfert dans le Musée actuel, au Gymnase, qui venait d'être inauguré en 1835, des collections publiques créées par les deux Coulon, fut marqué par un événement important : la réunion de la *Société Helvétique des Sciences naturelles*, qui faisait pour la première fois son apparition dans notre ville, en 1837. Cette réunion, vous ne devez pas l'ignorer, fut marquée par des discussions d'un intérêt capital.

Il s'agissait de la nouvelle théorie du transport des blocs erratiques, qui, née dans les Alpes, sous l'œil perspicace d'un montagnard, n'avait pas encore fait son entrée dans le monde scientifique. Présentée avec l'autorité d'une réputation et l'ascendant d'un grand enthousiasme, elle ne pouvait manquer de faire sensation. Renversant toutes les notions alors reçues, Agassiz proclama devant un auditoire d'élite, la *théorie glaciaire* que ses auteurs, Venetz et Charpentier, ne parvenaient pas à faire prendre au sérieux et qui, malgré les protestations énergiques des Léopold de Buch et des Élie de Beaumont, et les murmures des parti-

sans des anciennes doctrines, devait faire glorieusement son chemin dans le monde et illustrer ceux qui l'avaient conçue.

En présence d'une théorie aussi nouvelle et aussi hardie, la discussion devait nécessairement se porter sur les glaciers actuels, car pour admettre que les glaciers des Alpes aient pu s'avancer jusqu'au Jura, il fallait savoir en vertu de quelles lois ils se meuvent dans leurs limites actuelles. Aussi, fournir des preuves, apporter la démonstration des faits qu'il avance, devient le seul souci du hardi novateur qui n'était pas homme à reculer devant les fatigues d'une pareille tâche. C'est alors que furent entreprises, de 1840 à 1846, ces fameuses expéditions alpestres qui eurent dans le monde scientifique un grand retentissement et auxquelles se trouvèrent associés plusieurs de nos compatriotes.

Ceux d'entre vous qui, cette après-midi, dirigeront leurs pas du côté des hauteurs dominant notre ville, pourront constater que notre Société des Sciences naturelles n'a pas oublié cette époque grandiose de notre histoire et qu'elle a voulu perpétuer à jamais les noms de Louis Agassiz, d'Arnold Guyot, d'Édouard Desor, en les faisant graver sur un des plus beaux témoins de cet âge géologique auquel ils ont voué les plus remarquables de leurs travaux.

La proclamation de la théorie glaciaire, les recherches et les études patiemment poursuivies des savants dont je viens d'indiquer les noms, ont contribué pour beaucoup à illustrer notre ville, qui peut être à juste titre envisagée comme le point de départ du *mouvement glacialiste*, auquel, plus récemment, un autre Neuchâtelois de mérite a attaché son nom.

Jusqu'en 1841, les hautes études avaient été entièrement à la charge de la Bourgeoisie. L'État comprit en-

fin qu'il ne pouvait plus longtemps rester étranger aux efforts faits dans l'intérêt de l'instruction générale, et en novembre de la même année était inaugurée notre *première Académie*, dont la courte existence, jusqu'en 1848, marque la phase la plus brillante de notre vie intellectuelle, phase à laquelle tout bon Neuchâtelois ne pense jamais sans un légitime orgueil.

Cet établissement d'instruction supérieure, qui groupait dans son sein les forces vives du pays et prenait dès sa naissance un rang des plus honorables parmi les foyers scientifiques de cette époque, fut une innovation des plus heureuses, un pas en avant considérable, et les quelques années de son existence laissent une impression vive, comme celle d'une ère nouvelle d'enthousiasme, de vie scientifique et littéraire profonde, d'agréables et solides recherches. Agassiz, Guyot, DuBois de Montperreux, Ladame, Frédéric Sacc, sont des hommes qui, à des titres divers, ont leur place marquée aussi bien dans les annales de la science que dans les cœurs de ceux, malheureusement de plus en plus rares, qui les ont connus et appréciés.

Le départ d'Agassiz, en 1846, porta à notre première Académie un coup sensible. Neuchâtel était malheureusement un théâtre d'action trop restreint pour un homme d'une activité et d'une envergure telles. Aussi, lorsque, l'année précédente, par l'entremise d'Alexandre de Humboldt, il obtint de Frédéric-Guillaume IV une mission aux États-Unis, son départ fut-il promptement décidé. On sait quelle fut sa carrière dans le Nouveau Monde, où il débarquait précédé par le prestige d'une réputation européenne, et comment il y trouva un théâtre approprié à son génie entreprenant et des ressources que l'Europe ne lui eût jamais offertes.

Survint 1848, année mémorable de notre histoire. Le 1^{er} mars éclatait la Révolution et tôt après le Grand Conseil nouvellement élu de la jeune République décré-

tait la suppression de l'Académie. Mais si celle-ci sombrait ainsi dans cette tourmente pacifique, ce ne fut pas sans laisser des traces profondes dans la mémoire de ceux qui l'avaient connue.

Parmi les amis et collègues d'Agassiz, il en est un qui a marqué comme lui dans la science géologique et l'étude des glaciers, et qui, après avoir débuté dans notre première Académie, a fait lui aussi une brillante carrière aux États-Unis. Disciple de Humboldt et de Karl Ritter, ARNOLD GUYOT (1807-1884), qui avait été précédé dans son pays d'origine par FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT (1808-1876), débuta par des publications d'ordre géographique destinées à répandre les nouvelles idées du rénovateur de la géographie.

Pressé par Agassiz, il se mit à l'étude des glaciers actuels et fut le premier à découvrir et à formuler plusieurs lois relatives à leur existence. Pendant que le premier, campé sur le glacier de l'Aar, poursuivait imperturbablement ses recherches, le second suivait, comme à la piste, la distribution des blocs erratiques et des anciennes moraines sur les deux versants des Alpes, dans le but de déterminer l'ancienne extension des glaciers. C'est pour cela qu'on le voit rarement faire partie du groupe d'explorateurs établis à *l'Hôtel des Neuchâtelois*, et pourtant ses recherches n'en faisaient pas moins partie intégrante du plan général, car tous les résultats obtenus étaient réciproquement communiqués et comparés.

Avec le comte H. DE POURTALÈS-GORGIER, il entreprit la *Carte du fond des lacs de Neuchâtel et de Morat*, basée sur plus de 1100 sondages et publiée en 1845. C'était le premier essai de la topographie complète d'un lac suisse.

Un des biographes de Guyot disait que pour honorer sa mémoire, le plus beau monument serait la fondation d'une Société de géographie qui s'ap-

pliquerait à encourager l'enseignement d'une science qui lui fut chère. Ce vœu a été exaucé. La *Société neuchâteloise de géographie* existe. Depuis quatorze ans, elle occupe vaillamment sa place au soleil et constitue de son côté, elle aussi, un des foyers scientifiques du pays.

DUBOIS DE MONTPERREUX (1798-1850), à la fois géographe, géologue, archéologue, fut un auteur dont l'activité et la compétence s'étalent surtout dans son volumineux *Voyage autour du Caucase*, entrepris sur l'instigation de Humboldt et de L. de Buch, et qui fonda sa réputation en le mettant d'emblée au premier rang des hommes de science de l'époque. Il s'est aussi beaucoup occupé de géologie. Dès 1831, il publiait sa *Conchyliologie fossile et aperçu géognostique du plateau wolhyni-podolien*. Ce fut lui qui, quelques années plus tard, signalait dans nos environs l'unique lambeau alors connu de la Craie supérieure dans le Jura.

Devenu professeur d'archéologie à notre première Académie, il a publié différents travaux relatifs à l'histoire de Neuchâtel. Ainsi que l'a fait remarquer un de ses survivants, Frédéric DuBois a montré dans sa science quelque chose de ce que Cuvier a été dans la sienne. Tandis que celui-ci devinait les œuvres de la Création à l'aide d'un fragment fossile, celui-là refaisait l'œuvre de l'homme avec un débris que tout autre aurait foulé aux pieds comme insignifiant.

En parlant de lui, nous ne pouvons que manifester un regret : c'est que ses précieuses collections, léguées à la ville de Zurich où il était alors question de créer une école fédérale, n'aient pas été conservées à son pays. Mais, voyant l'Académie supprimée, il n'avait plus eu foi dans l'avenir scientifique de son canton.

Le nom de FRANÇOIS DE POURTALÈS (1823-1880), qui nous quitta avec Agassiz dont il avait été un des fidèles compagnons au glacier de l'Aar, est lié

d'une manière indissoluble à la zoologie des grandes profondeurs océaniques. Ce savant a été, dans sa branche, un véritable pionnier et a pu constater que ses explorations avaient ouvert la voie à toute une série de recherches du même genre, entreprises en Angleterre, en France, en Scandinavie, tandis qu'elles en provoquaient d'autres aux États-Unis. Formé à l'école d'Agassiz, il lui succéda comme directeur du Musée de zoologie comparée de Cambridge et se voua, avec un infatigable dévouement, à la réalisation du plan si ingénieusement élaboré par son illustre maître et ami.

Dans la liste trop longue déjà de ceux qui nous ont quittés pour aller continuer à l'étranger une carrière qu'ils avaient brillamment commencée dans leur pays natal, il est encore un nom bien connu. C'est celui de LÉO LESQUEREUX (1806-1889).

Le travail régulier et monotone de celui qui fut pendant longtemps un petit fabricant de ressorts, ne mit jamais obstacle à sa soif de savoir. Sur l'instigation de Schimper, la bryologie devint plus spécialement l'objet de ses études et, dès 1844, il publiait le *Catalogue des mousses de Suisse*, et ses fameuses *Recherches sur les marais tourbeux*, ouvrage devenu classique, dans lequel se trouvent exposées, avec une supériorité rare, les lois de la formation des tourbières et les conditions de leur existence et de leur conservation.

Malheureusement, comme Guyot, 1848 nous enleva celui qui plus tard devait conquérir, au delà de l'Océan, par ses travaux sur les plantes fossiles, une réputation parmi les paléontologistes des deux Mondes. On peut dire, en effet, que Lesquereux a été pour le Nouveau ce qu'Oswald Heer a été pour l'Ancien, car avant lui la flore fossile des États-Unis était presque chose ignorée.

Le départ d'Agassiz, la suppression de l'Académie, en écartant de l'enseignement tant de forces vives, auraient pu faire présumer que c'en était fait de la culture scientifique chez nous, et pourtant il n'en fut rien. La crise amenée par la Révolution fut surmontée, car la semence, largement distribuée sur un sol fertile, n'était pas destinée à rester infructueuse ; des graines de plus en plus nombreuses germèrent, de lourds épis mûrirent. Le centre de ralliement restait la Société des Sciences naturelles qui garda dès lors religieusement, du moins pendant un certain temps, le monopole de l'émulation scientifique, et sur laquelle veillait un génie protecteur en la personne de son président, Louis Coulon.

C'est à cette époque que CH.-H. GODET (1797-1879), qui s'était déjà fait connaître dès 1839 par son *Énumération des plantes vasculaires du canton*, comme continuateur de l'œuvre fondée par d'Ivernois, publia le résultat de ses patientes recherches dans un ouvrage justement apprécié, la *Flore du Jura*, et qui jusqu'ici est resté classique en la matière.

Malgré qu'ÉDOUARD DESOR (1811-1882) ait déjà passé auparavant à Neuchâtel plusieurs années de sa vie, on peut néanmoins dire que ce n'est qu'à ce moment que commence la véritable carrière de celui qui devait à sa mort, en leur léguant sa fortune et son patrimoine scientifique, devenir le bienfaiteur de ses concitoyens. C'est en 1837 que Desor arrive au milieu de nous, en qualité de secrétaire de celui dont il ne tarda pas à devenir le collaborateur, puis l'ami. Son esprit ouvert, sa vive intelligence, lui permirent de s'initier avec une merveilleuse facilité à toutes les branches des sciences naturelles, cultivées sous l'inspiration d'Agassiz, et qui jusque là lui avaient été complètement étrangères. C'est lui qui, dans deux ouvrages devenus assez rares aujourd'hui, les *Excursions* et

Nouvelles excursions et séjours dans les glaciers (1844 et 1845), a raconté ces fameuses expéditions au glacier de l'Aar, qui permettent de suivre dans leurs travaux ces courageux pionniers de la science.

On sait que Desor rejoignit Agassiz en Amérique et on put craindre pendant un moment qu'il y terminât sa carrière. Mais la maladie de son frère le rappela quelques années plus tard en Europe. La mort de celui-ci et sa nomination comme professeur de géologie à Neuchâtel, le rattachèrent définitivement à notre pays par des liens qui ne devaient se rompre qu'avec la mort. Il inaugura alors une nouvelle activité scientifique et poursuivit sa carrière en en élargissant le cadre et en rattachant à ses études favorites la préhistoire. La science, on en conviendra, offre un intérêt tout particulier lorsque l'homme est en cause; de là l'importance qui s'attache aux études préhistoriques et la part que l'on comprend qu'Ed. Desor y ait prise.

Il est un nom que je ne puis omettre, attaché qu'il est à Desor par les doubles liens de la science et de l'amitié. C'est celui de ARMAND GRESSLY (1814-1865), pour lequel nos montagnes et nos vallées ont constitué le théâtre de ses études, au même titre que le Jura septentrional. Je rappelle les *Études géologiques sur le Jura neuchâtelois*, publiées en collaboration avec Desor, et dont les beaux profils des tunnels de notre chemin de fer national, qui ont si bien répondu à la réalité, dénotent la profonde sagacité. C'est Gressly, vous le savez, qui reconnut le premier la *loi des faciès*, une loi qui s'est dès lors imposée à tous les auteurs qui se sont occupés de géologie stratigraphique.

En 1855 et en 1866 ont lieu les deuxième et troisième sessions de la Société Helvétique dans notre canton, sous la présidence de Célestin Nicolet et de Louis Coulon. En relisant les comptes-rendus, vous pourrez constater que malgré le départ des hommes de valeur que

nous avons perdus, le généreux élan créé par eux en faveur des sciences naturelles n'était pas éteint.

La réunion de 1855, à La Chaux-de-Fonds, était un souvenir donné à son éphémère Société des Sciences naturelles, dont les cinq années d'activité n'avaient point passé inaperçues. C'était, en second lieu, un témoignage de reconnaissance à l'adresse de Nicolet, auquel elle tenait à rendre hommage pour ses efforts désintéressés en sa qualité de représentant presque unique de la science dans notre grand centre industriel.

En 1866, à Neuchâtel, que de changements survenus depuis 1837 : un régime politique différent, des hommes disparus, presque une génération nouvelle. Louis Coulon, toujours à son poste, rattachait presque seul le présent au passé. Une circonstance spéciale contribua alors à donner un cachet particulier à cette session. C'était la réunion du premier *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique*, qui se tenait en même temps, sous la présidence de Desor.

Plus d'une fois déjà, on avait retiré des bords de notre lac, des bois de cerf et des objets étrangement travaillés, mais personne n'avait eu l'idée de s'informer de leur origine et de leur signification. Dès 1854, Ferdinand Keller avait dévoilé le secret qui devait conduire le monde savant à la découverte d'un monde ignoré, celui des antiquités lacustres qui se révélait soudain après un sommeil de bien des siècles. Un champ nouveau d'exploration surgissait et tout un côté bien inattendu de nos origines se dévoilait peu à peu.

L'éveil une fois donné, l'attention des archéologues attirée, leurs recherches ne tardèrent pas à livrer de véritables trésors, dont Desor a fait part au monde savant dans ses *Palafittes du lac de Neuchâtel* et dans le *Bel âge du bronze lacustre en Suisse*, ce dernier

ouvrage publié en collaboration avec M. L. Favre. C'est que notre lac avait le privilège, entre tous les lacs de la Suisse, de réunir des stations des trois âges de la pierre, du bronze et du fer, en sorte qu'on a pu y suivre, mieux qu'ailleurs, sur un espace restreint, le développement de l'humanité durant les époques reculées qui ont précédé les temps historiques.

En 1866, tôt après la réunion de la Société Helvétique, un élément nouveau entre en ligne dans le domaine de la culture scientifique, et une impulsion nouvelle se trouve par là donnée aux travaux de notre Société des Sciences naturelles. C'est que le temps qui transforme tout, qui change les idées, les partis et les hommes, permettait enfin à la République d'acquitter une dette sacrée envers la Monarchie. La première Académie était remplacée par une *seconde Académie*. Un nouvel établissement destiné aux études supérieures était créé, et ainsi se trouvait réparée, grâce à l'initiative d'Édouard Desor, la lourde faute commise dix-huit ans auparavant.

Aujourd'hui encore, et nous pouvons, je crois, le dire sans fierté, notre petite Académie, fidèle à de glorieuses traditions, marche d'un pas toujours plus assuré au sein d'une société entraînée, comme tant d'autres, par les besoins matériels et les préoccupations du moment, maintenant haut levé le drapeau des hautes études, qui partout et toujours est celui du progrès.

Aux hommes éminents de la première moitié du siècle, succédaient des hommes plus modestes, dont la réputation ne s'est peut-être pas répandue bien loin à la ronde, mais qui n'en ont pas moins travaillé avec zèle à agrandir le champ des connaissances de leurs domaines respectifs. Je nommerai FRÉDÉRIC SACC (1819-1890), esprit curieux et inventif, auteur de multi-

ples travaux ayant surtout trait à la chimie appliquée, qui, en 1845 déjà, avait été appelé à faire partie de la pléiade d'hommes distingués qui furent la gloire de la première Académie et renouait ainsi le passé au présent ; CHARLES KOPP (1822-1891), lequel s'est beaucoup occupé de météorologie, de limnimétrie et d'hydrologie, recueillant patiemment les observations faites dans le pays depuis que Garcin les avait inaugurées, de façon à obtenir ainsi une période d'un siècle et demi sur laquelle nous possédons des données précieuses ; CHARLES VOUGA (1827-1875), qui sut si bien développer le goût de l'étude de la nature chez ses élèves ; PHILIPPE DE ROUGEMONT (1850-1881), enlevé prématurément à la science zoologique qu'il cultivait avec ardeur. Bien qu'à un titre un peu différent, le capitaine AUG. VOUGA (1795-1884) a droit à avoir sa place marquée parmi nos naturalistes neuchâtelois. Un goût passionné pour l'ornithologie fut sa préoccupation constante ; aussi est-il parvenu à créer une collection d'oiseaux d'Europe des plus complète et des plus remarquable, que nous avons vu, bien à regret, quitter le canton.

La botanique a eu aussi, chez nous, après Gagnébin, Garcin, d'Ivernois, Chaillet, Godet, des adeptes fervents et fidèles dans ce dernier quart de siècle. Le docteur PAUL MORTIER (1823-1887), l'auteur de la *Flore analytique de la Suisse* et d'un *Catalogue des Champignons du canton*, publié en collaboration avec M. L. Favre, et son ami et collègue le docteur JULES LERCH (1818-1896), ont contribué pour beaucoup à l'étude de notre flore et réuni de superbes herbiers¹ qui sont venus enrichir notre Académie ; aussi leurs noms méritent-ils d'être inscrits au nombre de ses bienfaiteurs.

¹ Il en est aussi de même du pharmacien F.-L.-A. Chapuis (1801-1884), à Boudry.

Le domaine de la géologie n'a pas été non plus négligé parmi nous dans la seconde moitié du siècle. Une noble tradition dont s'honore le pays neuchâtelois, ne s'est heureusement pas laissée perdre. J'ai nommé précédemment déjà Édouard Desor. Permettez que je vous rappelle le nom de GEORGES DE TRIBOLET (1830-1874), lequel, suivant l'exemple qui lui avait été donné par ses oncles Montmollin et Coulon, collabora, au début de sa trop courte carrière, à la belle publication de Pictet et Campiche, par sa *Description géologique des environs de Sainte-Croix*, et se fit en outre connaître par différents travaux sur nos terrains crétacés.

De nos jours, où tant de mécontents prétendent qu'il est impossible à un simple ouvrier d'arriver, par ses propres efforts, non pas précisément au faite de la fortune ou de la science, mais seulement à une modeste aisance ou à un savoir au-dessus de la moyenne, la vie d'AUGUSTE JACCARD (1833-1895) donne un profond démenti à cette affirmation. Fils de ses œuvres comme Léo Lesquereux, la vie de ce serviteur de la science mérite d'être donnée en exemple. Beaucoup d'entre vous, sans doute, se rappellent la réunion de 1885, au Locle, où la Société Helvétique venait comme consacrer, sous sa présidence, cette vie si bien remplie et si courageusement employée. Comme celui de Thurmann, de Gressly, de Desor et de bien d'autres encore, son nom reste attaché à l'histoire géologique du Jura central, à l'élaboration de laquelle il a consacré sa vie entière. Son œuvre vieillira peut-être, mais elle n'en formera pas moins, avec les remarquables travaux de ceux que je viens de citer, la pierre angulaire d'un édifice en voie de construction, la géologie du Jura.

Et maintenant, pourquoi faut-il qu'un nuage sombre passe sur cette fête ; pourquoi celui dont la place était marquée à cette tribune nous a-t-il été ravi dans le plein épanouissement de ses rares facultés, au début d'une carrière déjà féconde et pleine de promesses brillantes,

alors que la voie qu'il avait tracée par ses travaux si consciencieux était largement ouverte devant lui, prête à le conduire aux plus hautes distinctions. S'étant occupé tour à tour de géologie, de physique du globe, de météorologie même, la glaciologie fut sa branche de prédilection, à laquelle il a consacré, on peut le dire, sa trop courte existence. Or, cette science est, si je puis m'exprimer ainsi, éminemment neuchâteloise, et dans ses travaux, LÉON DU PASQUIER (1864-1897) s'est montré le digne continuateur de l'œuvre des Agassiz, des Guyot et des Desor. Notre Commission géologique lui avait donné une marque spéciale de confiance en le chargeant de travailler au texte de la carte du phénomène erratique et des anciens glaciers d'Alph. Favre. Il ne lui a malheureusement pas été donné de terminer cette œuvre qu'il n'avait que commencée et qui, sans doute, aurait clos dignement la série de ses méritants travaux.

Il y a des blessures que rien ne cicatrise, aussi comprendrez-vous que mon cœur se serre en me trouvant dans l'obligation de rappeler des souvenirs qui ne sont encore que trop vivants dans nos cœurs à tous.

Un des éléments actifs du mouvement scientifique dans notre pays a été, sans contredit aussi, l'*Observatoire cantonal*. Placé sous l'habile direction de notre collègue, M. le professeur AD. HIRSCH, il n'a pas cessé, depuis sa création, d'affirmer son existence par des travaux variés. Il est, entre autres, superflu d'insister sur les immenses services qu'il a rendus et qu'il rend encore à notre industrie horlogère, pour laquelle, sans lui, le réglage de précision serait pratiquement une impossibilité.

Et puisque nous sommes en train de parler de précision, je dois citer encore les travaux d'un homme que nous pouvons envisager à bon droit comme notre concitoyen et qui, s'il n'a pas contribué à l'avancement

de bien des théories scientifiques, a au moins fourni aux sciences exactes et physiques de nombreux appareils de valeur. MATHIEU HIPP (1813-1893) avait le génie de l'inventeur ; il était pénétré d'un idéal qui lui faisait chercher toutes les applications de l'électricité aux problèmes les plus variés de la science et de l'industrie. En lui la science de l'électricien se trouvait admirablement unie à celle de l'horloger le plus habile. Ses efforts ont entre autres abouti à doter notre Observatoire de la pendule de précision la plus parfaite qui existe.

Les sciences exactes, ainsi que je l'ai fait ressortir précédemment, n'ont jamais eu chez nous beaucoup d'adhérents. J'ai déjà parlé de Moula et de Jeanneret, au siècle passé. Dans le présent, un seul mérite d'être cité, LOUIS-AUG. DE POURTALÈS (1796-1870), père de François, qui publia un ouvrage avec atlas, intitulé : *Des quantités positives et négatives en géométrie*, et a laissé en outre plusieurs manuscrits renfermant des considérations intéressantes sur cette matière.

Et maintenant je mets un terme à la longue liste de noms que j'ai tenu à vous rappeler et qui constituent la gloire de notre patrie neuchâteloise. Vous savez que les saines traditions de travail assidu et de recherches persévérantes n'ont point été abandonnées parmi nous, et ce n'est que pour ménager la modestie des vivants que je m'abstiens de citer des noms chers à la science ailleurs que chez nous.

Aujourd'hui, nous pouvons le dire avec un juste sentiment d'orgueil national, peu de pays ont été explorés au point de vue scientifique aussi complètement que le nôtre. Il est peu de phénomènes, il n'est pour ainsi dire pas de questions intéressant la connaissance de son histoire naturelle ou de son bien-être général, qui n'aient été étudiées et consignées quelque part. Mais,

malgré cela, il reste encore beaucoup à faire, car la recherche des secrets de la nature est un domaine inépuisable. Assurément, tout n'est pas terminé, bien des choses restent encore à trouver, bien des questions demeurent obscures, qui doivent être résolues. C'est à nous maintenant qu'incombe cette tâche. Mais il y a encore des réserves d'énergie et de dévouement, aussi suis-je certain que l'œuvre commencée sera continuée, que la tâche entreprise sera courageusement remplie, que le sillon profond et fructueusement creusé jusqu'à ce jour sera poussé plus loin.

De grands souvenirs nous restent, une puissante impulsion nous a été donnée; notre passé nous oblige à faire de vaillants efforts pour ne pas déchoir et maintenir intacts la réputation et le bon renom scientifique de Neuchâtel. Préparons-nous à reprendre dignement le flambeau de la science et du patriotisme que nous ont transmis nos devanciers. Puisse, par notre zèle, notre Société neuchâteloise des Sciences naturelles devenir un foyer de plus en plus vif où s'allument les nobles curiosités de l'intelligence, et puisse-t-elle provoquer un nombre croissant de travaux utiles dont notre peuple ressent toujours davantage les effets bienfaisants.

*

La science est un merveilleux agent de progrès et mal avisés seraient ceux qui l'envisageraient comme l'apanage d'une aristocratie, d'une classe plus élevée de la société, car chacun sait qu'alliée à l'intelligence, elle tient aujourd'hui la clef de la prospérité matérielle des nations. Les progrès étonnants de l'industrie leur rappelleraient que seule est viable celle qui est uniquement basée sur les travaux accomplis par la science pure et s'appuie étroitement sur la connaissance des lois de la matière. Toutes les grandes décou-

vertes qui ont transformé et transforment encore continuellement le monde moderne, ce sont les recherches scientifiques accomplies dans le cabinet ou le laboratoire qui les ont rendues possibles. Chaque conquête scientifique assure à l'humanité une part toujours plus large dans son bien-être matériel et, ce qui est plus précieux encore, elle élargit le champ de notre domaine intellectuel; elle prépare pour l'avenir d'autres découvertes dont bénéficieront les prochaines générations, comme nous avons profité de celles de nos devanciers. On peut même dire que dans la seconde moitié de ce siècle, les progrès des sciences ont bouleversé les idées dans le domaine de la philosophie naturelle et soumis à une dure épreuve les conceptions de l'esprit humain.

Et si la science est si nécessaire au développement matériel de la civilisation, nous pouvons dire qu'elle n'est pas moins favorable au développement moral. Comment, en effet, la recherche assidue de la vérité n'élèverait-elle pas l'esprit et ne fortifierait-elle pas le cœur, en nous faisant toujours mieux comprendre que parmi les travaux de l'intelligence il n'en est pas de plus propres à élever l'âme et à contenter l'esprit, que ceux qui les mettent sans cesse en admiration devant les œuvres du Très-Haut et leur font faire chaque jour un pas de plus vers les sommets splendides où règnent le juste et le vrai, le beau et le bien.

Naturalistes suisses, mes collègues, la nature nous a merveilleusement favorisés. Est-il sur la surface du globe un coin de pays qui renferme davantage de sujets divers d'observation? Sachons en profiter et ne restons point en arrière. Notre cohorte d'observateurs ne laisse pas d'être nombreuse. Que chacun apporte son offrande sur l'autel qui est là prêt à la recevoir, songeant que nous pouvons tous, de cette façon, contribuer à l'avancement de la considération du pays, tout en nous ménageant la satisfaction du devoir accompli.

Puissent ces jours que vous passez dans nos murs donner une impulsion nouvelle au réveil scientifique parmi nous. Qu'ils servent, pour les esprits qui recherchent la lumière et la vérité, de stimulant pour le présent, de promesse pour l'avenir. Et qu'à vous, Messieurs, ils laissent un bon et durable souvenir.

C'est dans ces sentiments et dans ces espérances que je déclare ouverte la 82^{me} session de la Société Helvétique des Sciences naturelles.
